valeur à toutes ces graphies, à cause de *chodire* et *al ho et al lonch* (ib., pp. 63 et 56) que je regarde comme présentant le vrai traitement indigène. De même dans les D. Grég. *colchoir*, *colchier*, *defolt*, voy. ici même, II, 300. La bonne critique, en effet, en présence des graphies douteuses des anciens textes, accordera toujours la préférence aux formes appuyées par le patois moderne.¹

En terminant, je voudrais relever encore un trait wallon du *Jonas*, c'est *seche* de la phrase *cilg eedre fu seche*. M. Koschwitz, au *Commentar*, p. 150, se demande si c'est l'adjectif au féminin ou le participe passé au masculin. Ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est l'adj. au masc. sing. et la forme parfaitement régulière correspondant en wallon au latin *siccus*. En effet, *eedre* est masc. dans *cilg eedre*, comme dans *un edre*, *cel edre* au cas régime (3 fois). *-che* est le traitement normal en ancien wallon de *cc + u* final: *beche*, *sache* (*Et. sur J. de Hemr.*, p. 69), en wall. mod. *betš*, *satš*, *setš* (*siccu*), *batš*; cf. encore les patronymiques *Franchehomme*, *March-ot* *March-et* (de Marcus). Le texte offre d'autres exemples de l'absence d'*s* de flexion au nom., voy. *Commentar*, loc. cit.

Oserai-je enfin tenter un essai de localisation du *Jonas* au moyen de *posciomes*? Les versions de la *Parabole* — vers. 23 — qui, à la 1^e pl. indic., ont *-ō* et non *-ā* (= *oram* de l'*Eulalie*, voy. ce que je dis ici XX, 512) sont uniquement celles de Beaumont, Gosselies, Nivelles, Walcourt (et Gembloux partiellement). Wavre, Fosses, Namur, Dinant ont déjà *-ā*. *Seche* et *ch* = ca lat. interdisent de chercher plus à l'Ouest, dans le domaine picard. La conclusion est que le *Jonas* est un texte wallon de l'extrême Ouest.

PAUL MARCHOT.

2. Rom. = vulgärl. *-ai* (I. P. S. Perf.).

Zu Ztschr. XIX, 309.

Was Meyer-Lübke hier vom „Erschliessen“ und „Belegen“ lateinischer Wortformen sagt, ist nicht alles richtig, man müßte denn bloß den persönlichen Standpunkt gelten lassen. Man kann kaum sagen, daß *manucus* erst 1892 belegt worden sei, da *commanucus* schon im Forcellini gebucht war, mit einem inschriftlichen Beleg, dem ich Vok. d. Vulg. II, 229 einen zweiten hinzugefügt hatte. Der Bindestrich zwischen Lateinisch und Romanisch war allerdings in diesem Falle nicht gezogen worden, wohl aber

¹ Des formes telles que *atre*, *hat*, *chat* n'ont jamais eu d'existence réelle en wallon; elles sont *littéraires* et tirées du français d'après le modèle *chevas* = chevaux, *mas* = maus, etc. Si l'on considère des textes tels que le *Poème moral*, les *Ver del Juise*, les *Dialogue Grégoire* comme écrits en pur dialecte wallon, on versera dans de grossières erreurs. Une partie des chartes publiées, les Gloses de Darmstadt pourront être consultées avec un peu plus de confiance; mais la bonne, la saine méthode consistera toujours à n'admettre que des résultats corroborés par les parlars actuels. Le suprême critère, en fin de compte, doit être la parfaite connaissance de ceux-ci.

bei der I. P. S. Perf. *probai*, welche Meyer-Lübke 1884 im Probus gefunden hatte. Schon vor einem Vierteljahrhundert wußten das Alle, die sich um solche Dinge kümmerten. Ich führe aus jenen Zeiten einige Zeugnisse dafür an, die sich mir ohne vieles Suchen darbieten. Corsen, nachdem er auch eine inschriftliche Form, die bestbeglaubigte *laborait* (I. N. 318, nun C. I. L. X, 216), von der auch Wölfflin, Arch. l. Lex. IX, 140 keine Kenntnis nahm, beigebracht hat, sagt ¹I, 138 f. (1858): „Diese Formen [*laborait* u. s. w.] gehören der Volkssprache an, werden daher von dem Grammatiker Probus als fehlerhaft bezeichnet, es sind schon vollständig die italienischen Perfektformen wie *lavorai, amai, chiamai*.“ Darauf kam ich, Vok. II, 476 (1867); dann wieder Corsen ²I, 322 (1868). Diez Gr. ³I, 286 (1870) — die erste und zweite Auflage kann ich jetzt nicht einsehen — sagt: „Inschriften späterer Zeit haben . . . *probai* (it. *provai*).“ Coelho, Theoria da conjugação em latim e portuguez (1870) S. 103: „A syncope do *v* de *-vi* na primeira pessoa do singular dava-se já no latim vulgar da decadencia; assim *probai*“ u. s. w. Caix im Giorn. di fil. rom. I (1878), 231: „Ora è da osservare che nel lat. volg. si nota ben presto la tendenza ad eliminare il *v* tra due vocali . . . e più tardi *probai* per *probavi*.“

H. SCHUCHARDT.

III. Zur Wortgeschichte.

1. Etymologies picardes et wallonnes.

1.

abistike.

verbe trans.; arranger, accoutrer mal, sans élégance (s'applique à l'habillement). Cette forme est celle du rouchi; à *Tournai* et à *Saint-Pol* (*Edmont, Lexique saint-polois, R. P. G. R.*), on dit *abistike*. L'origine doit en être cherchée dans la double forme du verbe flamand *besteecken* et *bestooken*, parer, orner. Les mots germaniques prennent ordinairement une acception défavorable. La voyelle initiale est probablement la même que celle du fr. *avachir* (de *a* et aha. *weichjān*), *astiquer* (de l'angl. *stick*), du wallon *agadle*, parer (angl. *gaud*, colifichet).

A *Herve* (4 lieues Est de Liège), on constate dans *apistêke*, m. s., le passage de *b* à *p* et la nasalisation de *e*; pour la comparaison, v. *petrōf*, betterave, *šlāge*, battre, etc. On trouve des composés avec *re*: à *Herve*, *rapistêke*, à *Nivelles*, *rabistokî*, v. trans., refaire, réparer grossièrement.

2.

bêdul

crotte, boue (*Tournai*). Des formes variées de cet intéressant vocable se retrouvent dans d'autres patois picards et wallons: à *Mons*